



VENT D'OUEST



PIER LAMPÁS

VENT D'OUEST



ABRÜPT

© Abrüpt, 2020.

Cet ouvrage est mis à disposition selon les termes de la Licence  
Creative Commons Attribution — Pas d'Utilisation Commerciale —  
Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International  
(CC BY-NC-SA 4.0).

Nous avons néanmoins une lecture adaptative de cette licence.  
<https://abrupt.cc/partage>

*à Marseille  
sur le chantier de requalification urbaine  
de la Place Jean Jaurès*





*Ô farouche vent d'ouest, toi souffle  
de l'être de l'automne, toi dont l'invi-  
sible présence chasse les feuilles mortes  
comme des spectres fuyant devant un  
enchanteur, jaunes, et noires, et pâles,  
et d'un rouge de fièvre, multitudes  
frappées de la peste !*

— Percy Bisshe Shelley



*Les immeubles s'effondrent  
et c'est la faute du vent.*



## I

NOUS N'IRONS ni à Côme ni à Berlin-Ouest,  
Un lac, pour se noyer, ce n'est pas la panacée,  
Et je n'ai pas du tout le goût de la musique  
sèche,  
Bien que cela nous permette le voyage  
à moindres frais,  
Nous n'irons pas du tout à Côme ou à Berlin-  
Ouest.

Nous n'irons plus où le rêve, défigure les voies  
nouvelles,  
Mais puisque tu n'es plus là, ami, et que Brecht  
est parti,  
J'irai tout seul casser les siècles et les récits,  
En espérant me perdre dans l'ADN d'un mort,  
Dans le vieux manifeste d'un nietzschéen de  
gauche,  
Dans le surréalisme de poche de mes amis de  
Paris,  
Dans toute cette crasse, il y a bien de quoi se  
maudire,  
Et toute l'Histoire à travestir, on en connaît le  
prix.

Nous nous efforcerons d'y croire  
À ta dialectique, camarade,  
Mais dans cette drôle d'apocalypse,  
Ton théâtre est fermé,  
Le mistral souffle, il fait tout noir,  
Je ne sais pas comment  
Mettre en rapport les éléments,  
Et je me dis que, décidément,  
Il ne nous reste rien, ou pas grand-chose,  
Qu'appartenir aux vents,  
Aux cycles indifférents du temps,  
À l'écume et aux vagues,  
Aux ressacs,  
À l'effondrement des siècles.

Nous nous efforcerons d'y croire, pour ne pas  
finir tout seuls,  
Et nous graverons sur un vieux zinc, un bout  
de plastique affreux,  
Le sourire effronté de l'amitié, ce matelot de  
l'encre verte mâchant  
Son bout de sèche, avec des yeux d'ivoire et de  
ténèbres.



Seul, devant les portes de ton théâtre fermé,  
Je te promets de rester raisonnable, j'irai jeter  
Nerval  
Et toute la vieille poésie, je ne recommencerai  
pas  
Le cycle des saisons malades, un vieux luth  
abîmé et tous les soleils noirs,  
Et tous les golfes de Naples et tous les volcans  
et tous les exotismes  
S'écraseront contre l'atmosphère infectée de  
Bagnoli et de Fuorigrotta  
— vieux quartiers ouvriers, au pied du  
Pausilippe.

La Plaine barricadée est un sacré bordel,  
Les tambours dissonants n'auront jamais raison,  
La guérilla, mon ami, ce n'est pas vraiment ça,  
Les conditions objectives ne sont pas réunies,  
— Et puis, tu le connais, toi, le maniement des fusils ?  
Pasolini avait raison contre Moravia,  
Il faut d'abord apprendre à se parler, s'organiser,  
Mais, laisse-moi une dernière fois, promis,  
À ses histoires de beatniks dégénérés,  
Les tambours dissonants, ce soir, ne réveilleront personne,  
Et sa peau, camarade, son épiderme est chaud,  
C'est un grand feu de Pâque,  
une économie de braise et de papier.

Quand j'étais communiste,  
J'étais plus heureux que dans ses bras,  
Mais j'ai choisi ses bras et depuis  
J'erre aux quatre coins du même bar,  
J'ai fait huit fois le tour du monde en restant  
sur ma chaise,  
Je me suis noyé cent fois dans la même mau-  
vaise bière,  
Et cette même mauvaise bière me fut plus  
familiale que tous les lacs d'Italie et de Russie,  
Et ses délires de punk à chien me furent plus  
enchanteurs que toutes les dialectiques,  
Je ne regrette pas, d'avoir choisi ses bras.

Je ne sais quel ravin quelle rivière,  
Quelle immensité noire ont accueilli nos  
*chants*,  
À nous en défaire la mâchoire, à nous en  
démonter l'avant-bras,  
À tous nos ricochets, dans les rivières salées  
du Gard ou de Lozère,  
Je préfère me tordre le poignet, me broyer  
l'humérus, me fracasser l'omoplate  
Que de choisir le monde des grands, je n'ai  
plus peur du soir.

Nous nous sommes trompés de rendez-vous  
je crois  
Cette vie n'en vaut pas du tout la peine  
C'est très cher et il y a des touristes partout  
Reste en enfance c'est bien mieux  
Ne grandis jamais tu verras  
Comme c'est beau nos larmes amères  
Fleurissent déjà  
Nos balles fusent et font renaître  
— une douceur perdue.



## II

*La diritta via era smarrita*

QU'IMPORTE.

Nous n'étions pas armés pour la grand-route balisée du Savoir.

Nos émerveillements accouchent toujours d'une épopée.

Et ici, il n'y a plus rien à faire.

Éviter de se morfondre, déshydraté, en son désert.

Cette grande Nuit de l'Histoire n'est pas l'Histoire en suspens : elle est l'Histoire elle-même.

Lutter contre l'oubli. En obscurcir nos raisons. Négliger nos mystères.

Cette absence de faculté pour les arts de la négociation, nous a valu ce qu'il en coûte habituellement aux insurgés de la lumière : nous avons épuisé nos rayons, à n'en savoir que faire.

Quand les fards de la marchandise ont installé leurs assises au cœur de nos boîtes crâniennes. Aucun moyen d'échapper à cette idée maudite de la gloire et du destin. Une trace de nous, peut-être. Et cette idée de la grandeur défaite.

Nous nous jetons dans les luttes afin de donner corps et style à la saison des naufrages : attisant le chaos, nous chérissons le geste.

Mais le pire : nous n'avons jamais cessé d'y croire.

Et pourtant. Nous sommes les dégradés de l'Histoire officielle. Abandonnés par le mouvement ouvrier international, livrés à leur Nuit mesquine et étoilée, nous nous sommes



longtemps interdit de croire – que notre Histoire était terminée.

Et j'ajoute — en un souci de précision caractérisant tous les amputés du chant — comme si la raison était de velours, et non de terre sèche : que c'est peut-être ainsi que tout devait commencer.

Mais ce n'est pas pour demain. Valeureux passeurs que nous sommes. Alors, aujourd'hui, n'en déplaise à cette poétique difficile du quotidien pour laquelle je n'ai guère de grand talent : je pars.

L'automne est triste à Marseille. Les bars déversent leur breuvage anesthésiant dans les crânes. Artères bouchées par la crasse. Et la domestication de nos grimaces.

Orbites défoncées, vitalité déclinante de l'aube, logistique de nos émois : les barricades sont un folklore. Insignifiance flasque de nos prises d'armes. La lame éreintée du combat. Et nos querelles, dont nous sommes tous bien las.

Avec ou contre la CGT ? Allons aux Terrasses du port, au Centre bourse, au carrefour des désolations, un peu de sève et de félicité, nourrir le bitume, revenir au bar ;

l'art de perdre, dit-on.

Nous finirons tous moines, contempteurs naïfs de nos disgrâces, brigands d'eau douce, charlatans, fosses septiques... Tous unis sous l'étendard de l'impuissance : nos errances se jaugent sans se compromettre.

Il n'est pas étonnant que nous ayons tant de mal à convaincre, suffit de voir nos gueules.

Les salariés du Centre bourse, les employées des Terrasses, et ce carrefour des désolations, tout le monde s'en fout de nos révolutions.

Nous sommes seuls.

Les tenanciers ne nous font pas crédit : ils nous regardent vieillir. On ne fait crédit qu'aux morts : aux secrétaires de section du Parti communiste, aux trotskystes, aux peintres du dimanche.

Et nos rixes, quoi qu'on en dise, sont des rivières de jouvence : nous sommes restés vivants. Bifurcations et magouilles. Travailler le moins possible. Éviter les contrôles de la CAF. Nous nous sommes armés d'astuce. Des seigneurs du bitume. Des maîtres sans disciples. Trafiquants et parjures : nous tenons la Place.

Au prochain printemps, me dit le camarade, une barbe engoncée dans la nuit, une chevelure de diable, un air de vieux soufi.

Tiens, c'est étrange, on dirait qu'il n'est pas déjà souï. Il va encore nous ramollir la nuit avec ses incartades bordiguistes. À moins qu'il ne nous parle d'amour. Ce qui serait sans aucun doute plus réjouissant, et plus triste.

L'une veut danser. Contre les fantômes, contre les saisons. L'autre veut boire, surtout. Il en faut des remèdes, n'est-ce pas, à la mort-saison. Lui ne viendra pas : il domestique ses peurs en enfumant ses nuits.

Tu le sais bien, pourtant, que je ne danse qu'au printemps. Mais pour ce qui est de boire : je ne dis jamais non.

Un camarade propose de finir son dernier litron de vin toscan — cela nous fera voyager : il nous raconte Florence, sa brume et ses poisons ; il nous raconte l'époque, toutes les forêts obscures et nos bifurcations. Indéniablement, Dante nous sera plus utile qu'Amadeo Bordiga et sa doctrine de l'invariance de la théorie marxiste-léniniste : c'est une connerie de croire que le *cammin* existe,

de toute éternité, qu'il nous suffit de le marteler.

*Caminos*, Machado ! Ta simple évocation suffit à réveiller Lorca. Et nous chantons pour cette Andalousie, du poème, de l'Histoire. Aux grands départs aussi. Et à ce goût d'*albicocca* que tu trimballes, de Calabre en Sicile, de Grenade en dépouille.

À cette pluie d'épices que la nuit recrache, alentour, comme un foyer pour nos rêves invincibles. À l'éternelle enfance, surtout. À laquelle nous parviendrons. À laquelle nous parvenons déjà.

Descente de flics. Un groupe de jeunes sénégalais se fait contrôler. Trois anarchistes interviennent généreusement. L'un d'eux se fait embarquer. La nuit, lourde, reprend ses droits. L'Andalousie n'existe plus que dans le poème. Mais il ne tient qu'à nous, n'est-ce pas ?

Notre joyeux bordel a cessé de crépiter. On ne surplombe plus rien. Pas même la nuit. Sans le courage de travestir nos banalités, délicatesse du style... etc.

Abandonné ce qui, il y a quelques heures encore, nous donnait une raison de continuer

la danse : au détour d'une manif, d'un café, d'une doctrine de l'invariance de la théorie marxiste-léniniste, d'un trottoir gavé de poisse et de cris... Au détour, surtout, sans cesse grappillé, au sein duquel, dans une ruelle, outillés de bière et de poème, nous couchions quelques instants, avant de prendre plaisir à le voir se déployer, virevoltant, le vent taquin et inspiré de l'amitié.

Je reviendrai, c'est promis ; chargé des premières lueurs d'un hiver partisan. Nous écumerons ainsi la saison des outrages. Et nos faillites, revigorées par l'outrance, danseront comme des soleils de pourpre sur les chantiers d'Euromed et de la Place Jean Jaurès. Car nous n'aurons jamais l'âge d'éclorre dans un sous-sol d'Éternité. Quand les couchants ont perdu leur audace. Et les baisers.

Cette grande Nuit de l'Histoire n'est pas l'Histoire en suspens — elle est l'Histoire elle-même : ruses, difformités, sainteté dégoulinante, odes à la pureté, respirations profanes, culs-de-sac.

Nous dansons sur un fil.

Nous, parasites, gueules d'ange hirsutes, increvables bagnards et des soleils blessés ;

Nous, dépravés ;

Nous, filles et fils maudits de leur grand  
rêve fracturé ;

Nous, orphelins des révolutions, orphelins  
d'un ancrage, d'un ciel, d'un foyer ;

Nous, acrobates, grimaçants et superbes ;

Nous, qui excellons dans l'injure autant que  
dans la danse ;

Nous habiterons vaillamment ces terri-  
toires dépeuplés : que continue de croître la  
rose au milieu des ruines.

Ainsi que le figuier sauvage tissant des jeux  
d'ombre et de lumière sur un mur décrépi,  
dans une ruelle sans vie, ayant pris racine  
au sein d'un vieux tuyau de canalisation  
rouillé : nous sommes la nature reprenant ses  
droits.

Les fresques vieilles que parcourent les  
rayons outranciers du jour.

Les nuits fauves.

Et le parfum des méduses.

La plainte béate du souvenir.

Et l'ardeur au combat.

Nous sommes l'Histoire, incertaine et  
brouillonne, ses effluves, ses rancœurs, ses  
distorsions et ses douleurs.

Apôtres de la mauvaise nouveauté, nous  
chérirons les traditions vivantes.

Et nous ferons corps avec tous les exilés, les  
bannis, les opprimés...

Notre route distordue aura la générosité  
d'un paysage : berceau fertile d'un peuple qui  
s'ignore.

*La diritta via era smarrita* — et c'est  
sans doute ainsi que notre histoire doit  
commencer.





### III

ON SE FOUT bien des auteurs, on travestit nos  
noms,  
Tout ce qui importe est de ne pas rester seul,  
Dans une vieille C15 qui vrombit aux abords  
des 80 km/h,  
On boit du Cucullia, le cousin pauvre du Pic  
Saint Loup,  
À l'arrière de cette C15 toute blanche et toute  
rouillée,  
On fait semblant de craindre dégun quand on  
dépasse les 80 km/h,  
Nous étions prisonniers d'une façon de faire  
des vers,  
Associant la Beauté à la saison des catas-  
trophes,  
Les grands éclats avaient pour nous beaucoup  
de volupté,

Et puis on s'est lassé,  
On a assis la Beauté sur les rebords d'une auto-  
route,  
Et on a fui à plus de 80 km/h sans trembler,  
Inventer des voies nouvelles, tu sais,  
Il n'y a rien de plus naïf que de renier la tech-  
nique,  
Non loin de Montpellier, le ciel récite ses  
gammes,  
Une petite lucarne ouverte sur le ciel héraul-  
tais,  
Aux abords de Montpellier, beaucoup d'em-  
bouteillages,  
Elle m'apprenait le nom des fleuves et de ses  
affluents,  
Nous nous les récitions pour passer le temps,  
C'était notre façon de nous parler d'amour,  
Demain je ne veux pas rentrer, je ne veux pas  
travailler,  
En 2020 la Canebière sera piétonne, c'est écrit  
sur des publicités,  
Je me demande si en 2020 les délogés seront  
relogés,  
Si les immeubles continueront de s'effondrer,  
Je ne sais où nous irons demain,  
De Nîmes à Montpellier, c'est un véritable

far west,  
Mais alors pourquoi ne pas remplacer la C15  
par une monture de qualité et mes vers par des  
balles de revolver ?  
Le lundi soir à Sète, ça pue l'urine et l'eau  
salée,  
D'ailleurs, Paul Valery a demandé à être rapa-  
trié,  
Tous les junkies de la banlieue sétoise ont  
pissé sur sa tombe,  
Il se satisfait très mal de cette odeur d'urine,  
l'air salin lui monte à la tête,  
Comme Éluard et son air contrit devant des  
ouvriers récitant ses vers,  
Ils n'ont pas l'air heureux que nous les mani-  
pulations à notre guise,  
D'ailleurs, ils ont tenu une AG exception-  
nelle et ont décrété que dans l'ensemble nous  
avons théoriquement tort,  
Et Georges qui se marre au fond du bar, les  
théories esthétiques ça n'est vraiment pas son  
fort,  
Mais Georges, lui, me comprend très bien,  
Il comprend très bien que tous les junkies de  
la banlieue sétoise aient pissé sur sa tombe,  
Nous soignons nos hommages,

Je ne sais vraiment pas ce que je fous seul  
à Sète un lundi soir d'octobre,  
Tout ceci pour une histoire de chat noir,  
À Saint Jean de Cuculle, le Cucullia ça vient de  
là,  
Une histoire de chat noir qui nous a toisés  
longtemps,  
Je le considérais comme un frère ce chat noir,  
Je l'ai accueilli sur mes cuisses et l'ai blotti  
contre moi,  
Nous étions alors tous les trois assis sur les  
marches d'une église,  
Nous en étions déjà à la seconde bouteille je  
crois,  
Puis le chat noir est monté sur sa jambe et ils  
ont joué ensemble,  
Et je me suis retrouvé tout seul comme un con,  
ou comme un vieux cow-boy,  
C'est à cet instant je crois que j'ai pensé à John  
Wayne,  
J'étais jaloux de ce chat noir que j'ai alors cessé  
de considérer comme un frère,  
Quand on se sent seul il est normal de se don-  
ner des airs,  
Le Cucullia aidant j'ai dégainé ma fièvre,  
Depuis, je suis seul à Sète et je m'emmerde,

Elle vient tout juste de m'écrire,  
Son message est atrocement sobre et moi je  
suis encore ivre,  
La sobriété est une impolitesse quand on  
aime,  
C'est ridicule comme nom le Cucullia, surtout  
quand on est seul,  
Ça n'aide vraiment pas à se donner des airs,  
Mais les voies nouvelles impliquent, je crois,  
De se foutre éperdument des airs que l'on se  
donne,  
Je ne vais quand même pas inventer que je bois  
du whisky irlandais,  
Et puis John Wayne, lui, ne s'est jamais battu  
contre un chat,  
Allez, j'enfourche un TER et je rentre  
à Marseille,  
Ce soir, je n'irai pas voir les copains,  
pardonnez-moi,  
Je m'acclimate très mal aux plaines sans  
héroïsme,  
Allons sur le Vieux-Port nous frotter aux  
enseignes vulgaires,  
Je commande un verre de vin sur le Cours  
Estienne d'Orves,  
Il coûte 4,50 € et ça me désespère,

Ne comptez plus sur moi pour bâtir un maté-  
rialisme vulgaire,  
J'aimerais revoir la fine couche du ciel héraul-  
tais,  
Nos pointes à plus de 80 km/h sur la N113,  
Et ce vieux nom qui me rappelle, une façon  
nouvelle de faire des vers,  
Il est bien difficile, pourtant, de restituer les  
angles morts de mon far west,  
Il faut soulever la poussière pour en révéler la  
teneur,  
Je ne vous parle pas de la Beauté éternelle, ce  
chien crevé,  
Nous l'avons abandonné sur les rebords d'une  
autoroute,  
Mais de la compagnie de ce Gitan et de sa  
« p'tite »,  
C'est ainsi qu'il l'appelait, de la poudre plein  
les naseaux,  
Ils jouaient à se débattre comme deux amants  
inquiets,  
Ce n'est pas comme ici, sur le Cours Estienne  
d'Orves, où je suis entouré d'abrutis,  
En plus, il y a plein de moucherons dans mon  
verre,  
Et je me mets à rêver que ces moucherons

virevoltants déversent du poison dans tous les  
verres de tous ces abrutis buvant des spritz  
à 8 € sur le Cours Estienne d'Orves,  
Parfois j'ai des accès de colère et je me mets  
à rêver,  
Mais je n'ai jamais fait de mal à personne, c'est  
juste un rêve,  
Je regarde discrètement la cuisse gauche de  
mon voisin,  
J'ai beaucoup de tendresse pour sa cuisse  
gauche, pour sa cuisse gauche seulement,  
Car lui aussi boit un spritz à 8 € et je trouve  
que ça n'a vraiment rien d'épique,  
Ça raconte toujours quelque chose un  
tatouage, sur sa cuisse gauche il y a plein de  
tatouages,  
Il y a du rouge il y a du noir sur sa cuisse  
gauche,  
Je ferme les yeux et j'imagine alors des dra-  
gons noirs dansant sur sa cuisse,  
Des dragons rouges volant au-dessus de nous  
sur le Cours Estienne d'Orves,  
Et plein de fleurs sur sa cuisse, des fleurs dont  
je ne connais pas les noms, des fleurs qui se  
déploient, grandissent, déploient leurs pétales  
jusqu'aux ciels,

Et les ciels s'écartèlent pour laisser place à des soleils enchanteurs  
Qui s'abattent comme des sentences sur cette grande Nuit des hommes,  
Et tous les abrutis du Cours Estienne d'Orves renversent leur spritz à 8 € par terre et se mettent à danser,  
Et des soleils très jaunes étirent leurs toiles mystiques vers des teintes orangés,  
C'est à ses côtés, je crois, que j'ai appris à aimer les ciels fauves qui s'écartèlent,  
Et c'est ainsi que je suis né d'un baiser,  
C'est une folie de croire que nous naissons de l'union biologique de deux êtres, c'est une folie de croire que nous sommes seuls,  
Nous naissons toujours d'un baiser, nous naissons toujours sous des soleils orangés,  
Mais depuis qu'elle m'a abandonné dans l'urine et la cocaïne d'un lundi soir d'automne  
Tous les matins du monde dans mon far west  
Ont le goût du côtes-du-rhône à 4,50 € et de la défaite,  
Tous les matins du monde sont pareils au chantier de requalification urbaine de la Place Jean Jaurès,



Et tous les hymnes à la nation et tous les hommages au grand Jacques et tous les flashes infos

Me donnent envie de mettre de la TNT dans mon cerveau et de me faire exploser,

Me donnent envie de chevaucher des dragons noirs, de chevaucher des dragons rouges,

Et de cracher du soufre et des couleurs épiques dans leur spritz à 8 €,

Un spritz à 8 €, ça n'est vraiment pas raisonnable,

Et tous les hymnes à la nation et tous les hommages au grand Jacques et tous les flashes infos

Je les diluerai dans ma gorge pleine de feu et de rancœur,

Et les ciels s'écartèleront encore sous l'impulsion de mes soleils rédempteurs,

Et nous bâtirons alors sur le Cours Estienne d'Orves une grande piscine municipale remplie de vins capiteux et de couleurs profondes et interdites,

Et les ciels écartelés chanteront,

Et les soleils orangés chanteront,

Et nos cerveaux remplis de TNT chanteront,

Et notre far west tout entier chantera,

Et nous aurons enfin l'art de fabriquer des rêves et des hurlements avec du pain sec et de l'eau,

Et tous ces rêves et tous ces hurlements nous serviront de fondations pour établir les conditions matérielles de la lumière et de la justice, Et nous danserons ainsi avec tous les Gitans sétois,

Et nous chanterons alors avec tous les cocaïnomanes russes,

Et nous aurons droit à des festins raisonnables, composés de fruits et de légumes de saison,

Et nous jouerons de la clarinette Klezmer et des chansons profanes,

Et nous manipulerons à notre guise des ombres de prestige,

Valery, Éluard seront chargés de mettre le couvert et d'imiter le chant du coq,

Et nous réciterons des gammes anciennes en inversant les modes et les saisons,

Et nos soleils rouges nomades rouleront comme des ballons au bord de notre grande piscine,

Et nous jouerons alors des parties de football internationalistes, avec beaucoup de

convictions esthétiques et sans aucun pragmatisme,  
Et nous cracherons des ciels épileptiques avec nos gorges remplies de gouache et de douceur,  
Et nous serons des peintres audacieux mais jamais des adultes,  
Et nous travestirons les corps en leur épingleant des visages délicieusement cubiques,  
Et nos caresses seront voraces et tendres comme un bambou de Chine,  
Et notre far west sera sans limites,  
Il épousera l'Histoire en la faisant danser dans les bras de la mémoire,  
Et nous l'éclabousserons de miel éthiopien et de café noir,  
Et nous tacherons savamment toutes ses lettres de noblesse,  
Et tout sera gratuit et tout sera épique – il n'y aura plus aucun touriste.

\*

Je me suis retrouvé tout seul avec un cerveau  
rempli de TNT,  
Je n'ai même pas réussi à me faire exploser,  
Mais je suis parti sans payer,  
Ce soir, c'est vraiment tout ce que j'ai gagné,  
Le Cours Estienne d'Orves ce n'est pas bien  
pour les cœurs purs comme le mien,  
J'enfourche à nouveau un TER à la Gare Saint-  
Charles,  
Je préfère les TER aux Intercités car dans les  
Intercités il est plus difficile de frauder,  
Ce sont des trains avec « réservations obliga-  
toires », disent-ils de leur voix sans pitié,  
J'éteins la radio et je regarde vers elle, vers les  
vallées cévenoles de son adolescence,  
Je l'imagine à Sauve ou à Saint-Jean dégustant  
des pélardons bien crémeux avec du pain à la  
miche bien tendre,  
Et mon TER s'élançe,  
À Alès, il y aura peut-être une Jeanne de  
France à sauver des flammes ou des inonda-  
tions,  
Alès, ce n'est pas vraiment beau, 15 % de  
chômage sans compter tous les contrats

précaires,  
Un drôle d'équateur sépare Alès de mes soleils  
enchanteurs,  
Et pourtant, Alès, c'est déjà un peu la porte des  
Cévennes,  
Une brume épaisse, une brume qui ne chante  
plus depuis 1980,  
Si j'étais muni d'un dragon noir ou rouge je  
pourrais ouvrir une brèche de feu et de dou-  
ceur dans cette brume épaisse,  
Mais je ne peux rien du tout contre le chô-  
mage de masse,  
Le néolibéralisme ressemble à une brume  
épaisse qui ne chante plus depuis 1980,  
Les soleils enchanteurs, dans le ciel d'Alès, ont  
disparu depuis 1980,  
— Et ma Jeanne dans tout ça ?  
C'est l'automne, c'est toujours l'automne  
à Alès,  
Le néolibéralisme est un éternel automne,  
J'ai postulé à un poste de serveur à Ouessant,  
Ouessant c'est une île bretonne,  
Et j'imagine alors les vagues bretonnes cares-  
ser la brume d'Alès,  
Mais je suis trop diplômé, disent-ils, pour être  
serveur,

Pourtant, il me faut des vagues bretonnes  
pour caresser la brume d'Alès,  
Et si je n'obtiens pas ce boulot je crierai si fort  
Que toutes les étoiles de l'univers s'échoue-  
ront dans la boue,  
Dans la boue d'Alès,  
Car il n'y a aucune raison pour que les étoiles  
chantent quand il y a 15 % de chômage sans  
compter tous les contrats précaires,  
Et tous les ciels écartelés et tous les soleils  
orangés peuvent bien chanter,  
Toutes les étoiles de l'univers je les roulerai  
dans la boue,  
Et tous les matins du monde sont une flaque  
de boue,  
Alès est un désert recouvert de boue,  
Et au *Lidl* d'Alès, les employées se flinguent  
régulièrement le dos,  
On ne compte plus le nombre de hernies dis-  
cales ces derniers mois,  
C'est très difficile de faire reconnaître un acci-  
dent de travail au *Lidl* d'Alès,  
Les employées ont peur de perdre leur  
emploi,  
*Lidl*, c'est la quintessence de la brume épaisse,  
Pourvu qu'il ne pleuve pas avant Anduze,

Sous le pont du Gard, je connais un petit banc  
de sable où je serai au sec,  
Dans mon duvet, je ne crains ni la saison des  
catastrophes ni le chômage de masse,  
Mais on s'emmerde, bien souvent, dans mon  
far west,  
Un TER, ça n'a pas la dégaine d'un  
Transsibérien,  
En soulevant des monticules de déchets, qui  
sait ?  
Les soleils rédempteurs, à Alès, on ne les voit  
pas,  
La grâce est une affaire sérieuse je crois,  
Elle dépend de conditions matérielles,  
Elle dépend également de notre capacité  
à souffler sur les braises,  
Les gilets jaunes ont toujours raison de souf-  
fler sur les braises,  
La trace incertaine d'un rêve et d'un hurle-  
ment,  
Le néolibéralisme, Macron, tout ça, c'est  
notre gangrène,  
Si je retourne à Alès, moi aussi je soufflerai sur  
les braises,  
Un détour sur la N113 pour saluer tous les  
vieux copains,

La police d'État frappe avec des armes LBD 40  
et grenades,  
24 gilets jaunes ont perdu un œil, Zineb  
Redouane est morte en fermant sa fenêtre,  
C'était à Marseille, c'était une grenade lacry-  
mogène,  
On ne compte plus les mains arrachées et les  
blessures de guerre,  
Nous nous efforcerons de souffler sur les  
braises, nous nous efforcerons d'y croire,  
Et même si notre monture n'est qu'un vieux  
TER,  
Et même si nos balles de revolver ne sont  
qu'un peu de sève coulant sur le tronc d'un  
mélèze,  
Et même si Macron se fout éperdument de  
notre sève,  
Et même s'il n'a jamais goûté à la chaleur de  
son épiderme,  
Et même s'il ignore tout de nos soleils enchan-  
teurs et de leurs éclats orangés,  
Et même s'il n'a aucune appétence pour les  
ciels fauves qui s'écartèlent,  
Nous nous efforcerons de souffler sur les  
braises, nous nous efforcerons d'y croire,  
Nous nous efforcerons de ressusciter tous les



ciels du monde au-dessus d'Alès,  
Et tout en haut de notre beau mélèze, nous  
nous nourrirons de sève,  
Et si je monte seul, les copains, ne vous inquié-  
tez pas,  
C'est afin de réchauffer toutes les chaumières  
d'Alès,  
Mon haleine est si chaude, j'aurai l'art de  
réchauffer les chaumières, toutes les chau-  
mières d'Alès,  
Et je planterai mes yeux de gnôle et mes  
prières dans la brume épaisse et grise d'Alès,  
Je t'aime tant ma Jeanne, je t'en prie, entends  
mes prières,  
Je te prépare un petit lopin de terre et une  
cabane tout en haut de notre beau mélèze,  
Un tout nouveau mirador pour guetter le cou-  
chant des oranges plénières,  
Et tous ces ciels intestins et tous ces ciels loin-  
tains,  
Les ciels bulgares, bien sûr,  
Et ceux de cette petite ville au sud de Sofia  
dont tu m'as dit un jour qu'elle était celle des  
poètes,  
Si j'oublie son nom, il ne faut pas que tu t'en  
offusques,

J'oublie toujours le nom des villes un peu trop lointaines,  
J'ai une mémoire vive pour les choses que je touche, le reste m'importe peu,  
J'aurai toujours besoin de toi pour apprendre à nommer les choses lointaines,  
Et tous ces ciels verts et roses de ta bulgare insomnie,  
Et tous les ciels andalous,  
Nous referons Grenade, nous reprendrons Cordoue,  
Nous nous glisserons dans les patios ombragés des petites maisons arabes du quartier d'Albaicín au pied du Sacromonte,  
Nous aurons des passions simples, le goût de l'ail et du cumin, et cette bouillie au pain de mie qui nous a tant fascinés,  
L'Alhambra à Alès, imagine un peu, tous les ciels d'Andalousie au-dessus d'Alès, imagine un peu la dégaine,  
Non, ne riez pas les copains,  
Laissez-moi inventer, pour ma Jeanne envolée,  
Tout un ciel andalou au-dessus d'Alès,  
Tous les ciels d'Andalousie, au-dessus d'Alès,  
Car il n'y a rien du tout après l'amour et sans

toi je suis seul au milieu des copains,  
Je tire à boulets francs sur tous les rêves  
sur tous les miradors sur tous les monticules  
recouvrant le bassin minier d'Alès,  
Sans toi je n'ai même plus le goût des ronds-  
points et de la N113, je n'ai même plus le goût  
des copains,  
Et même l'Alhambra n'est plus qu'un amoncel-  
lement de gravats de monticules de peines,  
Et à Grenade, on se souvient de la barbarie de  
l'Église chrétienne,  
Et je me dis que si les Arabes avaient conquis  
toute l'Europe, il y aurait des patios ombragés  
partout, des orangers en enfilade, une  
musique suave et démocratique aux quatre  
coins du continent,  
Et notre vie serait résolument plus douce, et  
la poésie serait un ART VIVANT,  
Charles Martel est assurément de ceux qui  
boivent des spritz à 8 € sur le cours Estienne  
d'Orves, il est urgent de l'en chasser,  
Il est urgent de noyer Charles Martel dans  
notre belle piscine municipale remplie de vins  
capiteux et de couleurs profondes et interdites,  
Et nous tairons alors nos yeux de gnôle

et de rancœur,  
Et nous assumerons ce monde qui nous est  
donné,  
Et nous transformerons notre apocalypse en  
armée,  
Tout ceci pour te dire, ma petite Jehanne de  
France, que le ciel pauvre et moribond d'Alès  
nous l'écartèlerons,  
Tout ceci pour te dire, ma Jeanne, que toutes  
les brumes épaisses et grasses et grises d'Alès  
nous les soulèverons,  
Et tout ceci, Jeanne, afin que lumière et grâce  
puissent se frayer un chemin jusqu'à nous,  
Entends-les, Jeanne, tends l'oreille,  
Tous les copains tous les dragons rouges et  
noirs,  
Tous les Alhambra tous les patios ombragés  
toutes les enfilades d'orangers,  
Toutes les musiques suaves et démocratiques  
toutes les douceurs,  
Tous les ciels épileptiques tous les soleils  
nomades,  
Toutes les vieilles C15 toutes blanches et  
toutes rouillées,  
Toutes les gammes inversées toutes les prières  
toutes les lucarnes,

Toutes les brumes épaisses et grasses et grises  
tous les Blaise Cendrars,  
Toutes les employées de chez *Lidl* tous les acci-  
dentés,  
Tous les bassins miniers toutes les insomnies  
bulgares,  
Tous les TER toutes les montures et tous les  
revolvers,  
Tous les Gitans du monde toutes les clari-  
nettes Klezmer,  
Tous les gilets rouges et noirs tous les ronds-  
points occupés,  
Toutes les gorges ulcérées tous les tambours  
battants,  
Tous les rêves et tous les hurlements  
souffler sur les braises  
en éclairant, déjà,  
*les voies nouvelles.*



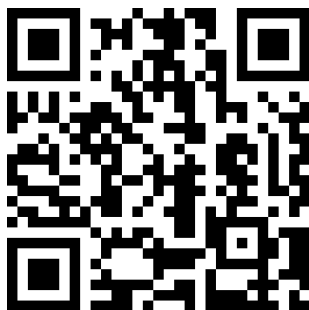






*Lasciate ogni speranza, voi ch'intrate.*





VNTiL1√яΣ

La continuité de cet ouvrage se fabrique sur le réseau.  
<https://abrupt.cc/pier-lampas/vent-douest>

La matière papier résonne en l'antimatière numérique,  
l'information identique se multiplie, elle découvre sa  
gratuité, et ce livre trouve son écho en son antilivre.  
<https://www.antilivre.org>

Le mot se disperse dans l'obscur, et il ne nous reste  
plus qu'à jeter des livres au monde pour manifester  
rêves et hurlements.  
<https://abrupt.cc/manifestes>

01101100011000010010000001100010011001010110000101110  
10101110100110000111010100100100000011001010111001101  
11010000100000011001000110100101100110011001100110100  
101100011011010010110110001100101

Version : 1.0  
Abrüpt, Internets & Zürich  
Colophon : <https://abrupt.cc/colophon>

Fabriqué sur les Internets  
ISBN de l'antlivre : 978-3-0361-0121-7  
Dépôt légal : quatrième trimestre 2020